

L'histoire se passe en 1949. Madeleine Delbrêl vit à Ivry-sur-Seine avec quelques compagnes. Elle y a travaillé avec ardeur comme assistante sociale dans le service municipal. Après avoir vécu dès 1933 à l'ombre du clocher de la paroisse Saint Jean-Baptiste, elle fait le choix, en avril 1935, de quitter l'enclos paroissial et de louer une maison neutre, 11 rue Raspail, à deux pas de la Mairie, pour se tenir au plus près de la vie de tous les Ivryens. Elle y habitera pendant presque 30 ans.

La maison devient rapidement ce qu'on appelle aujourd'hui un « tiers-lieu » d'Église. La maison est résolument ouverte sur le quartier. Madeleine et ses amies y prennent des initiatives de rencontres orientées vers les incroyants, parce qu'il leur semble ne pas aller assez loin, avec ceux qu'elles connaissent, dans le partage de l'évangile. Leur maison grouille de vie : « l'hospitalité, écrit-elle, c'est que les autres se sentent chez eux chez nous ».

En 1949, l'abbé Widemann, qui vient d'être nommé nouveau curé de la paroisse, ne semble pas bien comprendre la démarche d'ouverture que Madeleine et ses compagnes cherchent à vivre. Il s'étonne et s'inquiète de moins les voir dans les murs paroissiaux. Madeleine, qui aime que les choses soient claires, lui adresse une réponse qui garde pour aujourd'hui toute sa pertinence. Elle pose explicitement les jalons de la mission d'une paroisse, qui dépasse infiniment les contours d'une communauté qui se rassemble autour de son clocher.

Dans la longue lettre qu'elle lui adresse, Madeleine fait que constat – *toujours contemporain* – que la paroisse « est à peu près coupée de tout milieu incroyant, en tant que communauté », et « que la plupart des chrétiens qui la composent sont eux-mêmes coupés, spirituellement, du milieu incroyant dans lequel ils vivent : quartier, travail ». Elle constate « que beaucoup se situent vis à vis de ces milieux incroyants, souvent en indifférents, souvent aussi en adversaires » et que « beaucoup ignorent tout de la perspective dans laquelle le christianisme s'inscrit aux yeux des incroyants ». « Cela, dit-elle, les rend comme étrangers les uns aux autres ». Elle exprime à ce nouveau curé son intuition et ses attentes : « nous aspirons de toute notre âme à ce que d'autres chrétiens cessent de vivre entre chrétiens comme s'ils n'existaient pas, ou au milieu d'eux sans leur donner leur cœur et leur charité ».

Si le contexte social, culturel et religieux a bien changé depuis ce temps, il n'en demeure pas moins que le clivage, décrit par Madeleine Delbrêl, demeure !

On peut bien sûr affirmer – presque comme un dogme - que les paroisses existent au bénéfice de tous et pas seulement de celui des croyants, directement ou indirectement. Les nombreuses orientations pastorales qui émanent des synodes et rassemblements de tous genres le prétendent avec force. On trouve cette volonté souvent inscrite dans leurs projets. Elle est par ailleurs précisée dans le Code de droit canonique qui affirme qu'il importe « que la parole de Dieu soit annoncée intégralement *aux habitants de la paroisse* » et que « des œuvres soient stimulées par un esprit évangélique », « y compris dans le domaine de la justice sociale ». On y voudrait aussi que « l'annonce de l'Évangile parvienne également à ceux qui se sont éloignés de la pratique religieuse ou qui ne professent pas la vraie foi ¹ ». Mais qu'en est-il vraiment ? On ne peut qu'y aspirer : rien n'est gagné ! Jamais.

Quelques difficultés

Pour que ce qui se vit dans une paroisse – et, plus largement dans l'Église - devienne une Bonne Nouvelle pour d'autres et qu'elle stimule la vie de ceux qui ne partagent pas cette foi, il est nécessaire qu'il y ait de vrais points de rencontres avec les sphères non confessionnelles : il en existe, assurément. Mais avant de les nommer, il convient de faire le constat de deux difficultés majeures qui atténuent souvent l'impact de la vie d'une communauté sur ceux qui n'en font pas partie.

L'obstacle de la « langue ». Qu'on le veuille ou non, le vocabulaire chrétien est envahi de termes qui semblent adoptés pour toujours. Nous nous sommes accommodés à une langue qui ne parle plus guère à nos contemporains. Nous pratiquons cette langue devant eux et nous nous étonnons qu'ils n'y comprennent rien. Il ne s'agit pas seulement d'une langue parlée, mais d'une langue qui se traduit dans des gestes, des postures, dans des architectures monumentales, ecclésiales ou pastorales, dans des

¹ Can. 528 - § 1.

publications. Les « mots » qu'on y emploie ne font plus sens, comme on dit aujourd'hui, aussi pour les croyants eux-mêmes. Ils sont finalement rares, ceux qui savent rendre compte, d'une façon recevable pour leurs contemporains, des expressions courantes de la foi.

Les convictions, les valeurs et la « morale » véhiculées par les croyants sont irriguées de références que bien des gens ignorent et qui les mettent en porte-à-faux. Le discours chrétien semble encloué sur lui-même et n'est souvent pensé que pour les croyants. Qu'on le veuille ou pas, la langue des catholiques ennuie souvent. La belle proposition d'humanité qu'offre le Christ à chaque personne sans exception est devenue imperceptible à travers les appellations et les tournures de notre langage traditionnel. Elle est malheureusement souvent trahie par l'expression que nous lui donnons. Nous sommes encorsetés dans un langage désuet. « C'est un prodige, écrit Christian Bobin, que d'ennuyer avec des paroles qui ne portent que du neuf et soulèvent le monde comme un brin de paille ² ». Il y a urgence à repenser la foi dans un langage audible. Cela me semble bien plus nécessaire et plus prioritaire que de s'acharner à réformer à grandes dépenses d'énergie quelques structures.

A ce grand déficit de langage recevable s'ajoutent les graves scandales qui secouent notre Eglise tous ces temps-ci. Ils décrédibilisent les personnes autant que les communautés. Ils nourrissent un soupçon permanent. Ils donnent une contre preuve de l'amour dont nous voudrions pourtant être les hérauts. On a assez écrit là-dessus ces derniers temps pour développer davantage ce point de difficulté.

Miracle !

Malgré cela, il n'est pas rare que la vie passe : au fil d'une célébration où se retrouvent auprès de jeunes mariés des amis « loin de tout ça », de funérailles où « l'on ne peut pas jouer », où « les questions du sens de l'existence sont mises à nu » et où se pose « comme jamais le *pourquoi* et le *pour qui* de la vie » ou du baptême d'un petit enfant où des « frôleurs d'Église » pressentent qu'il y a « plus grand que l'homme dans ce petit bout d'homme ». Il n'est pas rare qu'un courant passe au hasard d'une rencontre non confessionnelle à laquelle des croyants participent, d'un projet solidaire mené par une paroisse avec d'autres instances. Il n'est pas rare qu'au gré d'un coude à coude une vie circule et que des étincelles du bonheur d'être et de faire ensemble soient repérables. Ces choses là – bien heureusement – sont bien plus nombreuses, imprévisibles, impréparables et plus profondes qu'on pourrait le croire. Oui, la paroisse porte la vie au delà de ses frontières. Elle la reçoit aussi...

Quelques postures

Je risque de nommer ici quelques postures nécessaires pour que la vie circule...

Écouter la foi, bien plus que la transmettre

Il n'y a pas de vie possible au delà des frontières que les uns ou les autres ont édifiées sans une foi – première – en la présence et en l'action de l'Esprit du Seigneur dans la vie de tout être humain. Il s'agit avant tout, à la manière de Jésus, de s'émerveiller de la foi en la vie qui habite le cœur de tant hommes et de femmes d'aujourd'hui, bien au delà des cadres religieux ou ecclésiaux. Pas de fécondité possible pour les uns et les autres sans un regard bienveillant sur les tâtonnements de nos contemporains sur mille questions de la vie. Lorsqu'une communauté paroissiale s'intéresse à la culture, à la recherche artistique qui est un baromètre de la société, aux questions éthiques, politiques et sociales qui se posent dans un quartier, une ville, alors il y a de la vie possible. Pas de fécondité paroissiale sans une réelle sympathie pour ce qui fait la vie de la communauté humaine. C'est sûr : l'Esprit ne nous attend pas. Heureusement, d'ailleurs ! Il nous précède toujours en Galilée.

Sortir

Pas de fécondité possible non plus sans entrer dans un vrai mouvement de sortie de nous-mêmes, le Pape François n'a cessé de le rappeler. Madeleine Delbrêl a, sur ce point, des formules lumineuses : « il faut prendre la route. Les pays où il nous faut aller ont leur langues, leurs coutumes, leurs idoles. Pour y pénétrer, nous devons laisser chez nous : la langue, la coutume, les idoles de notre pays. C'est toujours le départ du chrétien que nous sommes, hors de lui-même ». « S'il y a un lieu, dit elle encore, qu'il faut toujours quitter : c'est notre lieu chrétien : qu'il soit seulement nous ou tout un noyau social ³ ».

Connaître et nous laisser connaître

² Geai – Gallimard 1998, p. 52

³ Missionnaires sans bateau – Parole et Silence – 2000 – p.42

Pas de fécondité possible sans consentement à se laisser rencontrer soi-même. Il n'est pas rare que les croyants cherchent à connaître l'autre – c'est tout à leur honneur – mais sans se laisser rencontrer eux-mêmes. Ils se comportent alors sans le vouloir vraiment comme des spécialistes, des analystes, des observateurs du genre humain. Se laisser rencontrer jusque dans la fragilité de ce que nous sommes. Jusqu'à laisser d'autres interroger nos pratiques, nos mots... et nos incohérences. Les croyants appartiennent à ceux qui attendent la Parole : « ce départ est un départ de tout nous même et une adoption de tout nous-même par le milieu qui va nous recevoir. »

Quelques-uns, pas tous.

Il n'est pas rare que l'inquiétude évoquée par le curé d'Ivry en 1949 à l'égard de ces quelques femmes qui lui semblent être des électrons libres soit présente aujourd'hui dans les communautés paroissiales à l'égard des paroissiens qui ne sont plus très « paroissiaux » ! Il n'y a pourtant pas de fécondité possible d'une communauté croyante sans des « électrons libres ». Aujourd'hui comme hier, ils agacent, font peur, dérangent. L'observation de la matière révèle pourtant que si certains électrons que l'on dit « stables » doivent se cantonner à l'intérieur des atomes, il en est d'autres qui doivent « aller et venir », se « promener » à l'intérieur du métal, en sautant d'atome en atome. Les électrons libres créent du lien. La physique nous apprend que c'est parce qu'il y a des « électrons libres » que les atomes d'un métal tiennent ensemble. Ils conduisent l'électricité et la chaleur et réfléchissent la lumière. J'aime penser qu'il en est peut-être de même dans le domaine de la mission : pour que que l'évangile fasse son chemin au delà des murs d'une paroisse, on ne peut pas se passer d'électrons libres, de s'en réjouir et de les encourager. Il y a diversité de dons, disait Saint-Paul qui avait bien compris ce principe-là.

Ne pas vouloir ramener à soi

Pas de fécondité possible sans une certaine chasteté de la mission. S'il est nécessaire – par fidélité au Christ – d'aller sur le terrain de l'autre, la vie ne sera possible que si la démarche se déroule sans volonté de ramener à soi ou d'annexer. Rien de pire – et de plus triste – que ces appels du pied, ses embauches maladroites et intempestives adressées de prime abord à ceux que l'on rencontre, les invitant sans plus attendre à entrer dans le rang. Le juste appel, le plus pressant, c'est toujours d'encourager l'autre à vivre ce qu'il a à vivre et de l'aider à deviner – peut-être – que sa vie est habitée - déjà - par une autre Vie, et que son enthousiasme est traversé – déjà - par le souffle du Vivant. Qu'il est bon de permettre à quelques médecins, artistes, soignants, éducateurs, enseignants, commerçants, de se retrouver de temps en temps – sans cadre – pour partager ce qu'ils vivent et se risquer à entendre, dans le partage du quotidien, quelques notes d'évangile : « En vérité, le Seigneur est en ce lieu ! Et moi, je ne le savais pas ⁴ ».

Madeleine avait raison de souhaiter qu'à côté des grands moyens de la prédication, naissent « de petits foyers d'une vie de charité simple, contagieuse et fraternelle », pas *paroissiaux* au sens où il s'agirait d'entrer dans l'existant et dans ce qui fait la base d'une paroisse (catéchèse, sacrements, etc...) mais *paroissiens* dans le sens d'un sentiment d'appartenance à une terre ou à une communauté humaine. Que l'on soit seul ou que l'on soit en groupe, on peut être tout à fait *paroissien* sans être très *paroissial* : qu'on se le redise.

Comme il est bon de se souvenir des paroles lumineuse du regretté Maurice Bellet : « L'espace christique est plus grand que l'espace chrétien. Entendez : dans l'histoire de l'humanité et à l'heure actuelle, ce que signifie Jésus dépasse tout-à-fait ce que les chrétiens identifient comme leur bien propre. Ce n'est pas du tout leur donner un pouvoir plus vaste sur l'Évangile ! C'est l'inverse : c'est reconnaître qu'il y a, hors des limites des Églises, un rayonnement de la Parole qu'elles risquent d'ignorer – ou de combattre. Beaucoup ont, comme on dit, 'quitté l'Église' ou 'quitté la foi'. Qu'est-ce qu'ils ont 'quitté' au juste ? N'est-ce pas en fait qu'ils sont entrés en un espace plus grand que celui des christianismes institués, mais où l'Évangile peut être agissant, même sous d'autres étiquettes que celles des chrétiens ? ⁵ ».

Mais il en est une autre...

Si les quelques postures que je viens de nommer semblent nécessaires à la circulation de la vie (ma liste n'est pas exhaustive), elles ne me semblent cependant pas suffisantes pour que la paroisse soit fécondante et fécondée. Pour qu'elle devienne signe de vie, une autre « posture » est nécessaire, davantage spirituelle que pastorale. Il s'agit de redécouvrir la dimension sacramentelle de la vie de chaque baptisé et de toute communauté chrétienne.

⁴ Genèse 28,16

⁵ Le Messie crucifié. Scandale et folie, Bayard 2019, p. 149

Depuis longtemps, une prière de Madeleine Delbrêl m'a introduit dans cette dimension essentielle de la mission⁶. Elle rédige ce poème, un soir, dans un bistrot du Boulevard Montparnasse. Son texte porte en lui un essentiel : « Vous nous avez conduits cette nuit dans ce café qui s'appelle Le Clair de Lune », dit-elle en s'adressant à Dieu : « vous aviez envie d'y être **vous, en nous**, pendant quelques heures, cette nuit. Vous avez eu envie de rencontrer à travers nos misérables apparences, à travers nos yeux mal voyants, à travers nos cœurs mal aimants, tous ces gens... ». Tout est dit là. La vocation et la mission d'une paroisse ne sont pas seulement de faire vivre une petite communauté mais d'être - dans un quartier, un village ou une ville - comme « la charnière de chair, la charnière de grâce » qui force le monde « à tourner sur lui, à s'orienter malgré lui, en pleine nuit, vers le Père de toute vie. »

Alors sont mises à terre les frontières religieuses que le Christ est venu abolir : « Il n'y a plus de lieu profane, aucun coin de terre qui semble tourner le dos à Dieu ». Un monde nouveau est en train de naître.

Il ne s'agit dès lors plus tant d'apporter, d'enseigner, d'aller chercher que de se laisser habiter par la vie des personnes et des groupes, d'accueillir dans nos cœurs de croyants les réalités humaines, sociales, affectives, politiques de ceux que la vie met sur nos routes : « En nous, écrit Madeleine Delbrêl, attirez tout à vous... Attirez-les en nous pour qu'ils vous y rencontrent. Dilatez notre cœur pour qu'ils y tiennent tous ; gravez-les dans ce cœur pour qu'ils y soient inscrits à tout jamais ». Un « *Vous et eux, en nous* », comme une nouvelle incarnation.

Madeleine va plus loin encore : « Que les bondissements de votre cœur enfouissent les nôtres plus bas que les pavés, pour que leurs tristes pas marchent sur notre amour et que notre amour les empêche de s'enfoncer plus bas dans l'épaisseur du mal... » et « Faites-nous exulter dans votre vérité et leurs sourires d'un vrai sourire de charité. »

Dans cette conception sacramentelle de la présence chrétienne se trouve – me semble-t-il – la condition première de toute fécondité d'une communauté paroissiale. Elle met aussi au large, comme secondaires, toutes les questions génératrices de stress et d'inquiétudes qui nous font dépenser tellement d'énergies.

Alors la communauté rassemblée retrouve sa vocation première : celle d'être une assemblée d'hommes et de femmes qui pressentent que le Christ a - déjà - rejoint tout être humain, qui se rassemble pour croiser la vie et la Parole, le reconnaître dans la fraction du pain et reçoit là le goût d'être son Corps pour le monde d'aujourd'hui. Elle en devient contemplative. Elle en devient apostolique. Elle devient ce qu'elle est dans sa profondeur, une communauté d'hommes et de femmes, solidaire du genre humain, cherchant dans un vrai coude à coude à construire une société plus humaine, plus respectueuse du chemin de chacun et d'abord du plus fragile. Qu'importe alors qu'elle fasse nombre ou pas. Elle est un signe. Une nouvelle qui fait du bien.

En elle, Dieu « continue de visiter la morne terre... »

Raphaël Buyse
Prêtre du diocèse de Lille,
membre de la Fraternité diocésaine des parvis,
auteur d'ouvrages :
« La cendre avant le feu » - Mediaspaul 2018
« Croisière dans un bénitier » - Bayard 2018
« Lueurs de Noël » - Salvator 2018
« Autrement, Dieu » - Bayard 2019

⁶ Humour dans l'amour, Œuvres complètes, Nouvelle Cité 2017, tome 3, p. 64-68